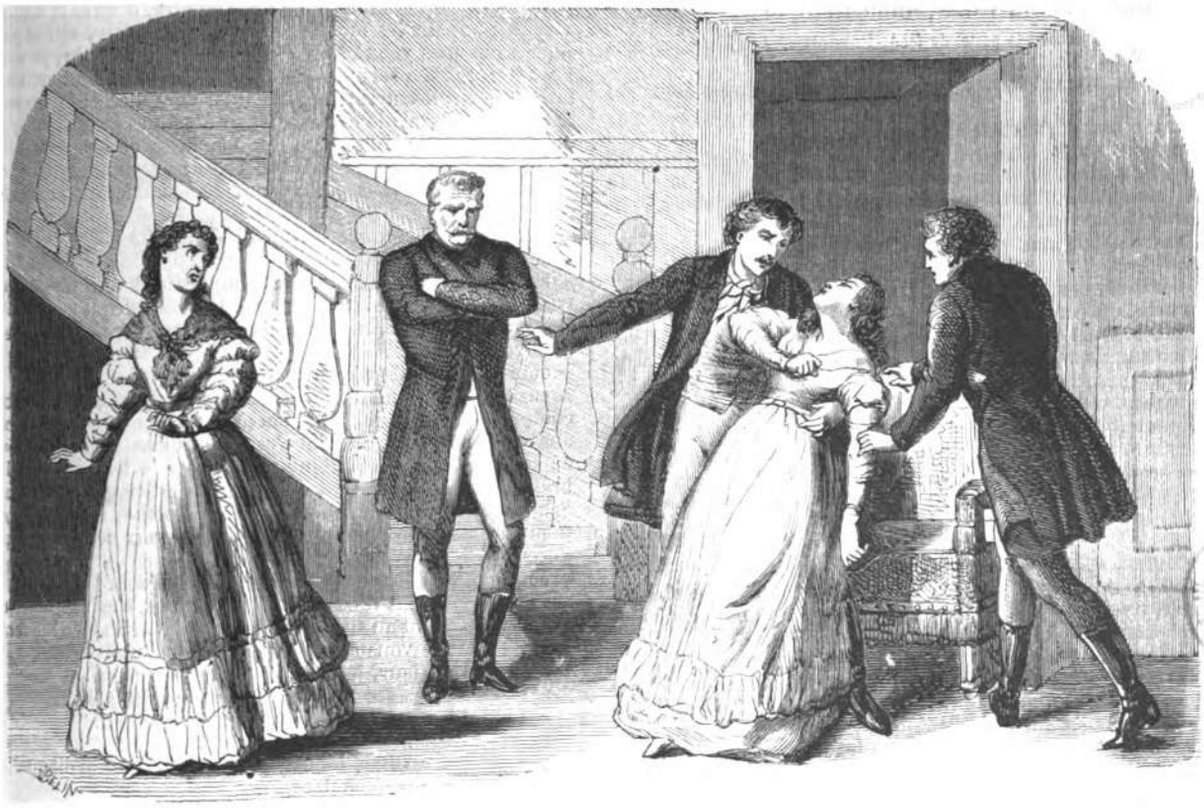
CHAQUE PIÈCE, 20 CENTIMES.
665e LIVRAISON.

THÉATRE CONTEMPORAIN ILLUSTRÉ

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS,
RUE VIVIENNE, 2 BIS.



CHARLOTTE ET WERTHER

DRAME EN TROIS ACTES

PRÉCÉDÉ DE

LA FIN D'UN ROMAN

PROLOGUE

PAR ÉMILE SOUVESTRE ET M. EUGÈNE BOURGEOIS

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 25 JUILLET 1846.

BIBLIOTECA NAZIONALE

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE

WERTHER	MM. MUNIÉ.	FRITZ	CAMIADE.
ALBERT	PIERRON.	CHARLOTTE	Mmes ALBERT.
GŒTHE	DESBIRON.	HÉLÈNE	DOCHE.
LE MAJOR	JUCLIER.	MADAME WOLF, tante de Charlotte et d'Albert.	LECOMTE.
BRAND, libraire	AMANT.	DOROTHÉE	ANAÏS.

—Tous droits réservés—

PROLOGUE

Un salon allemand, vers le fond, à droite, un escalier qui monte à l'étage supérieur. Portes à droite, à gauche et au fond; armoire à gauche. Sur le premier plan, à droite, une table; à gauche, au même plan, une table à ouvrage sur laquelle se trouve un petit vase à mettre des fleurs. Au moment où le rideau se lève, il y a dans ce vase un bouquet de myosotis flétris.

—

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME WOLF, DOROTHÉE, VALETS, SERVANTES.

MADAME WOLF, à une servante. Emportez ces porcelaines, Gertrude. (La servante emporte les porcelaines déposées sur le bureau.) Vous, Georges, prenez ce panier de vin du Rhin. (Georges sort avec le panier.) Et vous, ce linge. (Les servantes prennent le linge dans l'armoire du fond, qui est ouverte, et emportent le linge.) Et surtout faites vite, car nous sommes en retard... C'est dans une heure que les invités de mon neveu Albert arrivent, et la table n'est point encore dressée, Dorothée!

DOROTHÉE. Madame...

MADAME WOLF. Savez-vous si ma nièce Charlotte est prête?

DOROTHÉE. Elle achève sa toilette, madame Wolf.

MADAME WOLF. Et son cousin?

DOROTHÉE. M. Albert vient de se rendre chez le pasteur.

MADAME WOLF. Chez le pasteur! pourquoi donc cela? Certainement il y a quelque chose. Depuis ce matin, Albert est plus gai que d'habitude, et quand Charlotte et moi nous lui en avons demandé la cause, il a répondu qu'il nous la dirait au moment où tous les invités se trouveraient réunis. Mais à propos, où est donc son ami M. Werther?

DOROTHÉE. Il n'est pas rentré depuis ce matin, madame?

MADAME WOLF. Voilà un singulier jeune homme! depuis deux mois qu'il est ici, je n'ai pu m'habituer encore à ses bizarreries. D'abord il était gai, aimable; il passait les journées à causer et à faire de la musique avec Charlotte; puis tout à coup il est devenu triste, silencieux, et maintenant c'est à peine si on le voit... Mais quel est cet étranger?

Digitized by Google

77030

SCÈNE II

BRAND, MADAME WOLF, DOROTHÉE, achevant de ranger.

BRAND, s'arrêtant à la porte du fond. Pardon... Je suis chez madame Wolf?

MADAME WOLF. Oui, monsieur... Puis-je savoir à qui j'ai l'honneur?...

BRAND. Brand, libraire à Francfort.

MADAME WOLF, saluant. Ah! monsieur est libraire! c'est une bien belle profession, monsieur! Donnez-vous donc la peine de vous asseoir. Monsieur vient sans doute pour parler à mon neveu, le docteur Albert!

BRAND. Non, madame; mais à un de ses amis d'université, Jean Goethe.

MADAME WOLF. Le jeune homme qui a loué le petit pavillon du parc, un écrivain?

BRAND. C'est cela!

MADAME WOLF. On va le faire avertir, monsieur.

DOROTHÉE, qui regarde à la porte à droite. C'est inutile, le voici...

MADAME WOLF. Alors je vous laisse ensemble... (Saluant.) Votre servante, monsieur.

BRAND. Je vous salue, madame. (Madame Wolf sort par le fond avec Dorothée.)

SCÈNE III

BRAND, GOETHE, entrant par la droite.

GOETHE, étonné à la vue de Brand. Monsieur Brand, ici?

BRAND. Moi-même, j'avais affaire à Offenbach, et je n'ai pas voulu y venir sans rendre mes devoirs à l'auteur de Goetz de Berlichingen.

GOETHE, s'inclinant. C'est me faire trop d'honneur.

BRAND. Je voulais vous féliciter sur l'éclat de ce début, monsieur... c'est une magnifique conception! trois éditions épuisées en six mois! J'ai toujours eu des goûts littéraires, monsieur, quoique libraire. Voilà les ouvrages que doit encourager l'Allemagne dans l'intérêt de sa gloire...

GOETHE, souriant. Et de ses éditeurs.

BRAND. Mais, pardon, j'oublie que j'ai à vous parler pour mon propre compte, au sujet de ce manuscrit que vous avez bien voulu m'adresser. (Il tire un manuscrit de sa poche.)

GOETHE. Vous l'avez lu?

BRAND. Oui, c'est gentil, très-gentil; il y a des caractères, du style, de l'intérêt: malheureusement ce n'est qu'un roman...

GOETHE. Je n'ai pas voulu faire autre chose.

BRAND. Sans doute, mais le roman, c'est le genre le plus facile, le moins apprécié du public, et maintenant la vente est si peu de chose!... car la librairie est ruinée, monsieur, complétement ruinée.

GOETHE. De sorte que monsieur Brand regarde la publication de mon Werther comme inopportune?

BRAND. Je ne dis pas précisément cela; certes, je serais flatté d'entrer en relations d'affaires avec l'auteur de Goetz de Berlichingen... un livre qui a eu trois éditions... mais j'ai fait des pertes énormes, monsieur, et je suis obligé désormais d'agir avec prudence.

GOETHE. Vous avez raison, monsieur Brand.

BRAND, vivement. Ah! vous trouvez.

GOETHE. J'avais déjà fait toutes ces réflexions et quelques autres...

BRAND, joyeusement. En vérité! alors nous nous entendrons, et votre livre...

GOETHE, reprenant le manuscrit. Ne sera point publié.

BRAND. Comment?

GOETHE. Non; je craindrais une chute qui compromettrait une réputation mal établie.

BRAND, vivement. Mais du tout, du tout... au contraire, elle ne pourra qu'y gagner.

GOETHE. Puis, il faut tout vous dire, mon cher monsieur Brand... j'ai une autre raison.

BRAND, vivement. Je parie qu'un de mes confrères vous a fait des propositions?

GOETHE. Non... il s'agit d'une raison de convenance... de délicatesse...

BRAND. Je ne comprends pas.

GOETHE. En quittant les distractions de Francfort, et en acceptant la proposition d'Albert qui m'offrait une retraite à Offenbach, je n'avais d'abord d'autre but que de poursuivre tranquillement au fond de cette solitude des travaux commencés; mais à ce foyer qui m'était subitement ouvert, j'ai trouvé des sujets d'étude qui m'ont détourné de tout le reste. Sous le calme apparent de cette famille, s'agitait un drame curieux et passionné qui m'a bientôt saisi tout entier.

BRAND. Et vous en avez fait le sujet de votre livre.

GOETHE. En conservant les faits, les caractères, les sentiments des personnes! vous devinez le plaisir qu'il y avait pour moi à copier ainsi, comme le peintre, d'après la nature vivante; à sentir les modèles que je contemplais, agir et palpiter sous mes yeux! Mon étude une fois achevée, je vous l'ai adressée avec cet empressement qu'éprouve tout artiste à faire juger son œuvre; mais depuis, j'ai réfléchi; je me suis demandé si j'avais le droit de traîner ainsi des secrets surpris, de publier pour ainsi dire les mémoires de leur âme sans qu'ils me l'eussent permis! alors, des scrupules me sont venus, et j'allais vous écrire pour redemander mon manuscrit.

BRAND. Quoi! et votre travail serait inutile?

GOETHE. Je le crains.

BRAND, se récriant. Mais c'est impossible! vous n'y songez pas, mon cher monsieur Goethe... je ne souffrirai pas un pareil sacrilége... oui, un sacrilége, car ce livre est un chef-d'œuvre!

GOETHE. Ce n'est qu'un roman.

BRAND. Précisément, le genre le plus difficile et le mieux compris par le public. Votre succès sera immense; vous serez analysé, imité, traduit... Si c'est moi qui vous édite; car tout dépend du libraire, l'auteur ne fait que le livre, c'est le libraire qui fait le succès! sans moi, qui est-ce qui connaîtrait Schiller? Allons, mon cher monsieur Goethe, rendez-moi ce manuscrit, et dans un mois tous les journaux de l'Allemagne s'occuperont de vous.

GOETHE. Véritablement je ne puis me résoudre.

BRAND. Qui peut vous arrêter?... voyons, c'est peut-être ce que je vous ai dit au sujet des conditions?... Eh bien! je ferai un sacrifice, je vous donnerai trois cents ducats!

GOETHE. Monsieur, je suis reconnaissant, mais...

BRAND, l'interrompant. J'en donnerai cinq cents, là.

GOETHE. C'est un prix honorable, sans doute...

BRAND, vivement. Alors vous acceptez.

GOETHE. Impossible, monsieur Brand; je vous ai dit quelles considérations me retenaient.

BRAND. Mon Dieu! mais c'est de l'exagération, mon cher monsieur Goethe... vos scrupules, voyez-vous, sont ce que nous appelons en librairie des fantaisies d'artistes.

GOETHE, avec gravité. Vous vous trompez, monsieur Brand, ce sont des fantaisies d'honneur, et rien au monde ne m'y fera renoncer.

BRAND, un peu déconcerté. Ah! c'est différent... dès que vous y tenez à ce point, je n'ai rien à vous dire... cependant, si un motif quelconque vous faisait changer d'avis... j'ose espérer que vous ne vous adresserez point à un autre que moi.

GOETHE. Je vous le promets.

BRAND. Et vous auriez soin de m'avertir...

GOETHE. Sur-le-champ.

BRAND. Très-bien... alors c'est convenu... A l'honneur de vous revoir, monsieur Goethe.

GOETHE. Adieu, monsieur.

BRAND. Adieu (Il va pour sortir, puis revient.) Ecoutez... encore un seul mot... Comme je vous l'ai déjà dit, j'ai toujours eu des goûts littéraires... quoique libraire, je tiens à éditer votre roman, j'ajouterai cent ducats.

GOETHE, blessé. Eh! monsieur.

BRAND, vivement. Cent ducats, argent... argent... (Il sort.)

SCÈNE IV

GOETHE, seul, souriant. Toujours les mêmes! argent! Ils prononcent ce mot comme les premiers chrétiens prononçaient le nom du Christ. Je veux revoir ce M. Brand; c'est un caractère dont on pourrait faire quelque chose. Ah! voici le héros de mon livre...

SCÈNE V

GOETHE, WERTHER, entrant par le fond, un petit bouquet à la main.

WERTHER, sans voir Goethe. Charlotte n'est point là... (Il s'avance vers la table de travail.)

GOETHE, se montrant. Bonjour, Werther!

WERTHER, posant son bouquet sur la table. Goethe!

GOETHE. Vous revenez de votre promenade accoutumée au bord du Mein?

WERTHER. Oui, précisément.

GOETHE. Et, en passant, vous avez cueilli près de la ravine ces myosotis?

WERTHER. Il est vrai... j'aime cette fleur.

GOETHE, avec intention. C'est celle que préfère Charlotte.

WERTHER, étonné. Qui vous a dit?

GOETHE. Ne lui en cueillez-vous point un bouquet chaque matin?

WERTHER. Moi!

GOETHE, montrant le vase sur la table à ouvrage. Celui d'hier est

Digitized by Google

encore là... et vous veniez pour le remplacer, comme vous le faites tous les jours à cette heure.

WERTHER. D'où savez-vous cela ?

GOETHE, souriant. Oubliez-vous donc que notre art, à nous autres poëtes ou penseurs qui voulons peindre l'âme humaine, nous oblige à tout observer... que nous devinons les moindres symptômes de la passion et de la vie, comme le médecin découvre ceux de la maladie ou de la mort.

WERTHER. Eh bien ?

GOETHE. Eh bien, averti par votre tristesse, j'ai regardé, j'ai vu et j'ai tout compris...

WERTHER, saisi. Qu'avez-vous pu comprendre ?

GOETHE. Qu'il eût fallu pour votre bonheur, Werther, arriver ici il y a une année... alors que Charlotte n'était point promise à Albert.

WERTHER, vivement. Au nom du ciel, plus bas!

GOETHE. Qu'avez-vous à craindre ? Ni vos assiduités, ni vos désespoirs mal comprimés n'ont pu éclairer Albert. Maître de ses émotions comme de ses pensées, il marche dans sa sérénité stoïque sans soupçonner les agitations qui vous brisent, et, quant à Charlotte, sa loyauté la défend ; ne comprenant même pas la possibilité de manquer à la parole donnée, elle fait son devoir sans s'interroger sur ce qu'elle désire.

WERTHER, qui regarde Goethe. Oui... c'est bien cela... Goethe, vous nous avez bien vus, vous nous connaissez bien tels que nous sommes... (Souriant.) et vous pourrez un jour profiter de cette étude.

GOETHE, avec intention. Vous pensez donc que l'artiste doit peindre... ce qu'il voit ?

WERTHER. N'est-ce pas sa mission ? L'art peut lui apprendre à modeler sa statue ; mais pour qu'elle s'anime, il faut que, comme Prométhée, il dérobe une étincelle à la vie...

GOETHE. Et que diriez-vous si, pour faire revivre une œuvre... je dérobais ici cette étincelle ?

WERTHER. Vous !

GOETHE. Si ce drame émouvant, dont le hasard m'a rendu le témoin, m'avait inspiré un livre où la réalité appuyât sans cesse la fiction...

WERTHER. Est-ce possible ?

GOETHE. L'œuvre vous appartiendrait autant qu'à moi, car je n'aurais fait, comme vous le disiez, que modeler la statue.

WERTHER. Et ce livre ?

GOETHE, allant prendre le manuscrit. Le voici ; je le soumets à votre jugement.

WERTHER. Quoi !... vous voulez ?

GOETHE. Lisez-le, et vous me direz ensuite ce que j'en dois faire.

WERTHER. Moi ?...

GOETHE. Lisez... (Il sort.)

SCÈNE VI

WERTHER, seul. Un livre inspiré, dit-il, par ce qu'il a vu... dont nous lui avons fourni le sujet. (Regardant le manuscrit.) Les noms même, car voilà le mien... celui d'Albert... de Charlotte... Ainsi nous avons été pour lui comme ces cadavres que l'on fouille avec le scalpel. Il a sans doute deviné toutes mes tortures cachées ; il les a comptées, décrites, et maintenant il voudrait montrer à la foule mon âme sous les morsures de la douleur, comme les Romains montraient dans le Cirque les chrétiens déchirés par les lions... ! Ah ! je ne permettrai point cette profanation de mes émotions les plus chères, les plus saintes. Le secret de mes souffrances m'appartient, c'est ma seule richesse, et, moi vivant, personne ne pourra me l'arracher. (Il jette le manuscrit sur la table à gauche ; on entend chanter Charlotte au dehors et à demi-voix.)

Air nouveau de M. Doche.

Voici venir les fleurs nouvelles,
Tout est riant ;
C'est la saison des hirondelles,
Vivons gaîment.

C'est Charlotte... (Il écoute.) Oui... elle chante cette vieille chanson du printemps avec laquelle on nous a bercés... Oh ! ce chant, quand elle le répète... Je ne puis dire ce qu'il me fait éprouver ; c'est comme une brise rafraîchissante qui me rapporte tous les souvenirs d'enfance.

SCÈNE VII

WERTHER, CHARLOTTE.

CHARLOTTE entre en fredonnant le refrain chanté plus haut. Apercevant Werther. Ah! monsieur Werther... vous voilà de retour !

WERTHER, allant à elle. Je ne vous ai point encore vue aujourd'hui !

CHARLOTTE, lui tendant la main. Certainement, vous êtes sorti au point du jour.

WERTHER. Vous m'avez aperçu ?

CHARLOTTE, lui tendant la main. De ma fenêtre, où j'arrosais les fleurs que vous m'avez données... Vous passez maintenant loin de nous presque toutes vos journées... C'est mal, monsieur Werther. (Elle parle en arrangeant les fruits dans une corbeille sur la table à droite.)

WERTHER. Mal, et pourquoi ?

CHARLOTTE. Mais parce qu'on ne peut plus vous voir.

WERTHER, avec abattement. Qu'importe ! Suis-je nécessaire à quelqu'un, ou bon à quelque chose ? Je puis impunément prolonger mon absence... Personne ne m'attend.

CHARLOTTE, laissant retomber les fruits dans la corbeille, à part. Toujours triste !

WERTHER. Vous-même, Charlotte, qui m'accusez de vous quitter... vous devez craindre mon retour.

CHARLOTTE. Pourquoi donc ?

WERTHER. Quand Albert est près de vous, causant de ses espérances, arrangeant l'avenir selon vos souhaits, échangeant ces confidences dont on ne parle qu'à deux, le seul bruit de mes pas fait envoler tous ces rêves charmants, et j'arrive là comme un étranger importun.

CHARLOTTE, saisie. Un étranger, vous, Werther ! Ah ! vous êtes injuste ! Mais vous ne croyez donc pas à notre amitié ? Vous ne voyez donc pas combien votre sombre affliction attriste Albert et moi-même ?

WERTHER. Vous, Charlotte ?

CHARLOTTE, avec une sensibilité simple. Oui, moi, amie plus nouvelle, qui n'ai pas les mêmes droits à votre confiance, mais qui vous suis dévouée... plus que vous ne pouvez le croire... En vain tout m'aime et me sourit, la vue de votre tristesse m'ôte le courage d'être heureuse ! Si vous vous trouvez absent, la pensée que vous êtes seul et désolé vient me saisir au milieu de ma joie et l'arrête ; si vous êtes là, votre sombre abattement me glace ! Toujours enfin, et partout, votre souvenir me poursuit.

WERTHER. Est-ce vrai ?

CHARLOTTE. Ah ! je voudrais pouvoir vous prouver que vous n'êtes pas un étranger pour nous, trouver l'occasion de quelque sacrifice...

WERTHER, avec joie. Se peut-il ! Ah ! si j'osais croire... si je pouvais espérer que mon bonheur vous fût cher à ce point.

CHARLOTTE, avec une simplicité émue. Si, pour vous rendre la joie, Werther, on me demandait une partie de mes jours, je les donnerais tous sans compter.

WERTHER, avec transport. Eh bien, Charlotte, écoutez-moi ; ces jours que vous êtes prête à sacrifier, dites-vous, pour me racheter du désespoir... si je vous demandais de me les donner à moi.

CHARLOTTE, étonnée. Comment ?

WERTHER, plus vivement. Si je vous disais que ces dégoûts amers, ces aspirations douloureuses, ces besoins de solitude, que toute cette fièvre enfin qui fait de ma vie une torture, vous pouvez m'en guérir.

CHARLOTTE. Moi !

WERTHER. Que vous avez mon bonheur dans vos mains, à votre merci... que je vous aime enfin !

CHARLOTTE, reculant. Dieu !

WERTHER. Que répondriez-vous ? Vous vous taisez... Ah ! parlez ; il le faut maintenant, que répondriez-vous ?

CHARLOTTE, avec une agitation qu'elle a peine à maîtriser. Je répondrais... ce que vous savez déjà, monsieur Werther, que ma parole est engagée... que je ne m'appartiens plus... que c'est impossible !...

WERTHER. Impossible !... Mais cette promesse que vous avez faite, elle n'est point encore accomplie ; mais vous n'aimez point Albert !

CHARLOTTE. Qui vous le fait supposer ?

WERTHER. Non, car avec l'être qu'on aime, on n'a pas ce calme joyeux... on souffre de son absence, on se trouble en le voyant ; quand il regarde, quand il parle, le cœur tremble, on sent un bonheur profond, et l'on voudrait pleurer... Êtes-vous ainsi près d'Albert ?

CHARLOTTE, troublée et regardant Werther. Près d'Albert... non.

WERTHER. Et lui-même, ne voyez-vous point avec quelle patience indifférente il attend l'accomplissement de votre promesse ? Lui, il peut vivre sans vous, Charlotte, tandis que moi, si je vous perds ! Oh ! si je vous perds, je n'ai plus rien à demander, plus rien à attendre ; je n'ai rien à faire dans la vie où je ne suis retenu que par cet amour.

CHARLOTTE, très-troublée. Ne dites pas cela... Werther, vous me brisez le cœur, vous troublez ma raison ; Werther, laissez-moi.

WERTHER, hors de lui. Charlotte, écoute-moi... rompe ce ma-

Digitized by Google

riage... nous irons vivre loin d'ici, au fond de quelque retraite dont ma tendresse te fera un Eden. Charlotte, aie pitié de moi. (Il la presse dans ses bras.)

CHARLOTTE. Que faites-vous?

WERTHER, baisant ses mains avec délire. Je t'aime, je t'aime!

CHARLOTTE, éperdue. Laissez-moi, Werther! Ah! on vient...

ALBERT, du dehors. Vous me ferez avertir...

WERTHER. C'est la voix d'Albert.

CHARLOTTE. Le voici.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, ALBERT, entrant par le fond.

ALBERT, s'avançant avec un empressement affectueux. C'est vous que je cherchais. J'ai pu à peine voir Charlotte aujourd'hui, et cependant j'avais à lui apprendre une heureuse nouvelle. (Il s'approche, la regarde et tressaille.) Mais qu'avez-vous?

CHARLOTTE. Moi?

ALBERT. Vous paraissez troublée? Qu'est-il donc arrivé?

CHARLOTTE. Rien... J'écoutais M. Werther.

ALBERT. Ah! je devine alors! il aura encore laissé voir ce découragement qui nous afflige...

WERTHER. Il est vrai... mon cœur s'est ouvert malgré moi.

ALBERT, lui prenant la main. Pauvre cœur toujours agité, toujours aspirant à l'impossible et à l'inconnu! (Werther retire sa main.) Autrefois on liait, dit-on, des malheureux à une cavale sauvage qui les emportait à travers les rochers; votre imagination, Werther, vous inflige le même supplice; elle entraîne votre âme à travers tous les abîmes du caprice, et, à chaque ronce du chemin, vous laissez un lambeau de votre bonheur; rien ne pourra-t-il vous rendre le calme et la résignation?

WERTHER, amèrement. Oui, c'est la part que Dieu m'a faite à moi... la résignation!... Conseil facile aux heureux!

ALBERT, blessé. Heureux! Je le suis en effet, Werther, bien heureux! car je crois à la justice de Dieu et à l'affection de mes amis; mais ce bonheur je ne l'ai point obtenu sans effort.

CHARLOTTE, s'entremettant. Dites que vous l'avez mérité. Combien de fois ai-je entendu ma tante raconter les dures épreuves qu'il vous avait fallu subir. Orphelin, pauvre, abandonné de tous, vous ne vous êtes point abandonné vous-même; vous avez lutté, attendu, persévéré.

ALBERT. Et je n'ai point douté surtout de l'amitié; aussi m'a-t-elle été secourable, car tous mes efforts pouvaient rester inutiles sans Herman, mon compagnon d'université : conseils, protection, richesses, il a tout prodigué pour me secourir; il a été pour moi plus qu'un frère, et c'est à lui, après Dieu, que je dois ma réussite... à lui et à vous, Charlotte.

CHARLOTTE, avec surprise. Que dites-vous?

ALBERT, à Charlotte. Oui, je puis l'avouer maintenant, il y a six années, quand je n'étais encore qu'un étudiant obscur, je vous aimais déjà.

CHARLOTTE. Vous!

WERTHER. Se peut-il?

ALBERT. Oh! j'avais juré de le cacher! Pourquoi vous associer d'avance aux inquiétudes et aux tourments de la lutte? Je ne voulais parler qu'après avoir acquis dans le monde une place digne d'être partagée; en attendant, je gardais le silence; je me débattais seul au milieu des obstacles, et, pour m'encourager, je vous regardais être heureuse.

CHARLOTTE, attendrie. Ah! tant de générosité!

ALBERT. Dites de la patience... et j'espère toucher enfin au moment de la récompense.

WERTHER. Comment?...

ALBERT. Vous savez que le manque de quelques papiers indispensables a, jusqu'à présent, retardé nos fiançailles?

CHARLOTTE. Oui...

ALBERT. Eh bien!... ces papiers je les attends aujourd'hui.

WERTHER. Aujourd'hui...

SCÈNE IX

LES MÊMES, MADAME WOLF, qui est entrée pendant qu'Albert parlait.

MADAME WOLF, présentant des papiers. Les voici!

CHARLOTTE. Ah!

ALBERT. Les papiers?

MADAME WOLF. Le courrier vient de les remettre.

ALBERT. Ah! donner, ma tante... Oui, c'est bien ce que j'attendais... Hermann m'a tenu parole... car une lettre de lui, reçue ce matin, me les annonçait, en m'avertissant de son arrivée... Nous le verrons ce soir même!... Ah! qu'il trouve tous mes souhaits accomplis, Charlotte. J'ai invité nos amis les plus voisins; j'ai averti le pasteur; tout est prêt pour nos fiançailles.

CHARLOTTE, à part. Dieu!

WERTHER, à part. Que dit-il?

MADAME WOLF. Voilà donc la surprise qu'il nous préparait.

ALBERT, lui donnant la main. Oui, ma bonne tante, oui... Ah! ce jour me paie de tout le passé.

MADAME WOLF. Tout le monde est réuni; on vous attend.

ALBERT. Nous vous suivons. (Madame Wolf sort.) (Tendant la main à Charlotte.) Venez... Mais pourquoi hésitez-vous?...

CHARLOTTE, balbutiant. Je m'attendais si peu à cette nouvelle...

ALBERT. Seriez-vous mécontente de ce que j'ai fait? Ah! parlez... Aurais-je mérité que votre cœur changeât pour moi?

CHARLOTTE, vivement. Non... Oh! jamais je n'ai mieux compris ce qu'il y avait en vous de noble et de bon.

ALBERT. Que s'est-il donc passé alors... Werther, pouvez-vous me le dire?...

WERTHER, qui regarde Charlotte avec angoisse. Moi... j'attends comme vous!

ALBERT. Eh bien! Charlotte?

CHARLOTTE, avec effort. Eh bien! Albert, vous avez ma parole, voilà ma main!

WERTHER, à part. Ciel!... (Musique.)

ALBERT. Ah! venez alors... nos amis sont là qui nous attendent.

CHARLOTTE. Oui... (Regardant Werther avec angoisse.) Conduisez-moi. (Passant près de Werther, à demi-voix.) Adieu, Werther. (A Albert.) Venez... (Elle sort avec Albert, la musique cesse.)

SCÈNE X

WERTHER, seul. Adieu... elle a raison... Adieu, car je ne puis rester ici désormais... Oh! quand je pense que j'ai eu un moment d'espoir, là, tout à l'heure! Insensé qui ai pris de la compassion pour de l'amour! — Tout est fini, je partirai aujourd'hui même... sans la revoir! Peu m'importe la route à suivre! J'irai devant moi, au hasard, sans autre but que la fuir. Malheureux! ne l'emporterai-je pas dans mon cœur comme une incurable blessure? (Avec désespoir.) Mais, qu'espères-tu donc, alors? Que faire, que devenir? (Il se laisse tomber assis près de la table et reste un instant le visage caché dans ses mains.) — O mon Dieu! qui me conseillera... (Il laisse tomber une de ses mains qui rencontre le manuscrit de Goethe, laissé sur la table.) — Ah! mais ce livre... si c'est ma propre histoire, comme Goethe l'a dit; si le Werther peint par lui est un autre moi-même, quel remède a-t-il pu trouver à ses misères? Je veux le savoir... peut-être qu'il m'éclairera. Le dénouement que je cherche, quel est-il... Voyons? — (Il lit.) *Dernière lettre de Werther à Charlotte.* « C'est une chose résolue, Charlotte, je veux mourir. » — (Parlé.) Mourir! — « Je veux mourir, non par désespoir, mais parce que ma carrière est finie... » — (Parlé.) Finie... il a raison, pourquoi prolonger plus longtemps ici-bas une lutte sans espoir? Naufragé de la vie, la dernière étoile s'est éteinte pour moi! Que l'abîme s'ouvre! je veux y reposer... Oui, Goethe, vous avez trouvé la seule issue possible!... Merci de me l'avoir montrée!... — (Il lit.) « Adieu Charlotte... Lorsque sur le soir d'un beau jour d'été tu graviras la montagne, souviens-toi combien de fois nous avons parcouru ensemble la vallée; regarde ensuite vers le cimetière et pense à moi en voyant comme le vent agite l'herbe sur ma tombe, aux derniers rayons du soleil couchant. » (Il s'arrête gagné par les larmes.) — Je veux qu'elle lise cette prière... la seule que je puisse encore lui faire... Oui... plus d'hésitation... Quelques lignes écrites à Goethe, seulement. (Il sonne, puis écrit un billet qu'il joint au manuscrit.)

SCÈNE XI

DOROTHÉE, WERTHER.

DOROTHÉE. C'est monsieur qu'a sonné?...

WERTHER, qui écrit. Oui, ma bonne Dorothée... M. Goethe n'est point là?..

DOROTHÉE. Je crois qu'il se promène dans le parc.

WERTHER. C'est bien... vous lui remettrez ces papiers à son retour... (Il donne le manuscrit roulé.)

DOROTHÉE. Oui, monsieur... Mais je ne me trompe pas... voici mademoiselle Charlotte avec son fiancé. (Elle sort.)

WERTHER. Ah! (Il va prendre le bouquet de myosotis déposé par lui sur

Digitized by Google

le guéridon lors de son entrée, et presse les mains sur sa poitrine.). Allons, mon cœur, apaise tes battements; encore un dernier effort, une dernière souffrance... puis tu te reposeras.

SCÈNE XII

CHARLOTTE, ALBERT et WERTHER, QUELQUES PARENTS.

Ils sont entrés pendant l'aparté de Werther. — Musique jusqu'à la fin.

ALBERT, à Charlotte. De grâce, Charlotte, rassurez-vous, votre émotion m'effraie et m'afflige...

CHARLOTTE, balbutiant. Ce n'est rien, Albert, rien, je vous assure.

ALBERT, allant pour sortir avec elle. Venez alors. (Ils rencontrent Werther qui a reculé vers le fond.)

CHARLOTTE, reculant. Werther...

WERTHER. Pardon! je ne viens point pour retarder votre bonheur... Je vous arrêterai peu de temps.

ALBERT. Qu'est-ce donc?

WERTHER. Avant que vous conduisiez Charlotte au temple, permettez-moi de lui faire mon offrande accoutumée.

CHARLOTTE. A moi?

ALBERT, aux parents. Allez, mes amis, nous vous suivons.

WERTHER, lui présentant le bouquet. Ces fleurs, je les ai cueillies ce matin pour vous, Charlotte; bientôt elles seront flétries, mais alors même conservez-les encore; elles vous rappelleront les amitiés qui meurent, les joies qui passent, les espérances qui ne durent qu'un instant... Conservez-les pour l'amour de moi.

CHARLOTTE, serrant le bouquet sur son cœur. Ah! toujours! (Albert qui a fait sortir les invités, s'approche.)

WERTHER. Et vous, Albert, faites que Charlotte ne regrette jamais ce jour, qu'elle vous aime... Soyez heureux... Adieu! (Il s'élance vers l'escalier.)

ALBERT, étonné. Où va-t-il?

CHARLOTTE, effrayée. Werther...

WERTHER, du haut de l'escalier. Adieu!

CHARLOTTE, éperdue, à Albert. Ah! suivez-le, ne le laissez point seul.

ALBERT. Que craignez-vous? d'où vient cette émotion?...

SCÈNE XIII

LES MÊMES, GOETHE, entrant très-vivement par le fond avec des papiers à la main.

GOETHE. Werther! Ah! mon ami, savez-vous où est Werther?

ALBERT. Pourquoi ce trouble?

GOETHE. Voyez ce billet qu'il vient de m'écrire!

ALBERT, lisant. « Votre livre m'a appris ce que je devais faire... Quand vous recevrez cette lettre, vous pourrez le publier, car celui dont il parle aura cessé de vivre! »

CHARLOTTE. Dieu!

ALBERT, courant à l'escalier qu'il monte rapidement. Malheureux!

GOETHE. Pourvu qu'il soit encore temps. (On entend un coup de pistolet dans la chambre.)

TOUS. Ah! (Albert, qui est au haut de l'escalier, se précipite dans la chambre et disparaît.)

CHARLOTTE. Trop tard... (Elle chancelle et se laisse tomber évanouie sur un fauteuil.)

GOETHE, à gauche et seul. Qu'ai-je fait! (Il cache son manuscrit dans son sein.)

CHARLOTTE, revenant à elle. Où est-il...Werther? je veux le voir. (Elle se soulève et aperçoit Albert qui a reparu au haut de l'escalier.) Ah! (Elle se lève en chancelant, veut courir à Albert, et crie en lui tendant les bras.) Werther! il est mort? (Tombant à genoux.) Moi aussi, je veux mourir!

ALBERT, à part, avec douleur. Ainsi elle l'aimait. (Il s'avance lentement vers Charlotte, lui prend la main et la relève en disant avec une noble tristesse) : Vivez... Charlotte... je réponds des jours de Werther. Soyez heureuse; vous serez à lui. (Cri de Charlotte, qui baise la main d'Albert; émotion générale.)

ACTE PREMIER

Une chambre suisse; — Une fenêtre, fermée par des volets extérieurs, se trouve au fond. Porte à gauche, à droite et au fond. A droite, un guéridon, une chaise et une tapisserie dans une corbeille; à gauche, une table couverte de livres et une pendule.

SCÈNE PREMIÈRE

FRITZ, entrant une lampe à la main. L'orage est enfin apaisé... voici le jour qui commence... (Il pose la lampe sur la table et regarde la pendule.) Déjà sept heures, et M. Werther n'est pas encore rentré..... Quelle singulière existence... Quand il est arrivé d'Offenbach, après son mariage avec mademoiselle Charlotte, il y a deux ans, pour venir demeurer dans l'Appenzel, il quittait à peine madame un instant... on eût dit deux amoureux... ça a duré quelques mois, puis, tout à coup, M. Werther a changé; il est devenu triste, il s'est mis à sortir seul, à parcourir les montagnes pendant des journées entières... (Avec précaution.) et maintenant ce n'est plus seulement le jour qu'il s'absente... il passe presque toutes les nuits hors du châlet... encore celle-ci!... Dieu! si madame pouvait se douter.

SCÈNE II

FRITZ, WERTHER.

WERTHER, ouvrant le volet de la fenêtre du fond, puis la fenêtre elle-même, et sautant sur le théâtre. J'arrive à temps... personne ne m'a vu.

FRITZ. Ah! j'étais inquiet de ne pas voir rentrer monsieur.

WERTHER, regardant autour de lui avec inquiétude. Plus bas!

FRITZ. Il n'y a rien à craindre, maintenant que madame loge de l'autre côté. Mais le manteau de monsieur est mouillé.

WERTHER, ôtant son manteau qu'il lui donne. Oui, j'ai été surpris par la tourmente.

FRITZ, en éteignant la lampe. Ah! monsieur, quel temps! Il n'y avait pas eu de tempête pareille dans l'Appenzel depuis celle de l'automne dernier... monsieur sait bien, le jour où il alla au secours de cette jeune demoiselle qui revenait de chez l'anabaptiste Williams... Dieu! la belle créature!... et noble à ce qu'il paraît... car Williams l'appelait mademoiselle de Verghen...

WERTHER. Silence!... As-tu oublié que je t'avais défendu de prononcer ici ce nom?

FRITZ. Oh! monsieur peut être tranquille... madame était absente quand la chose est arrivée, et j'ai eu bien soin de ne jamais lui en parler... comme monsieur me l'avait ordonné... Mais c'est étonnant qu'on n'ait plus entendu rien dire de la jeune demoiselle... car elle allait à Saint-Gall, tout près d'ici.

WERTHER. Assez... va-t'en... (Il s'assied.)

FRITZ. Oui, monsieur...

CHARLOTTE, se montrant à la porte de droite. Le voici...

FRITZ, l'apercevant. Madame... (Charlotte lui fait signe de sortir.)

SCÈNE III

WERTHER, CHARLOTTE.

CHARLOTTE, à part. Toujours rêveur!... il ne m'aperçoit même pas. (Elle s'approche.) Bonjour Werther.

WERTHER. Ah! Charlotte... Bonjour...

CHARLOTTE, avec tendresse. Vous semblez fatigué, mon ami...

WERTHER, se levant avec un peu d'impatience. Moi?... qui vous le fait penser? nullement.

CHARLOTTE, tendrement. Pardon... j'étais entrée pour savoir comment vous aviez passé la nuit... mais peut-être désirez-vous être seul? Je me retire alors.

WERTHER, faiblement. Pourquoi donc?... si rien ne vous appelle ailleurs.

CHARLOTTE, vivement. Oh! rien... et si vous me permettez de rester là... je ne vous troublerai pas... je travaillerai silencieusement.

WERTHER. Silencieusement! qui vous y oblige? suis-je donc un malade pour craindre le bruit?

CHARLOTTE, timidement. Je ne dis pas cela, Werther.

WERTHER, avec impatience. Alors, à quoi bon toutes ces précautions?

CHARLOTTE, n'osant parler. Mon ami.

WERTHER, plus vivement. Mon Dieu! de grâce, Charlotte, n'ayez point cet air craintif, embarrassé, inquiet. Qui vous empêche d'être libre et gaie comme par le passé? autrefois je vous entendais causer, rire et chanter.

CHARLOTTE. Il est vrai, mais...

WERTHER, vivement. Si c'est moi qui vous gêne, je me retire.

CHARLOTTE, le retenant. Non... de grâce, Werther... restez... j'ai tort... je serai gaie... je causerai... je chanterai, puisque vous le désirez. (A part.) Oui je veux essayer... ah! si je pouvais le ramener au souvenir de ces jours qu'il semble avoir oubliés!... voyons! (Werther est assis à gauche, Charlotte va s'asseoir à droite, prend sa tapisserie, et, après un instant d'hésitation, se met à chanter la vieille romance du printemps.)

Air nouveau de M. Dacho.

Regarde, ami, comme la brume
S'évanouit;
Comme, à l'horizon qui s'allume,
L'hiver s'enfuit.

Digitized by Google

Dans les cieux, l'azur se déploie
Avec lenteur;
Reprends enfin, reprends ta joie,
O pauvre cœur!
Voici venir les fleurs nouvelles,
Tout est riant;
C'est la saison des hirondelles,
Vivons gaiement.

(Au commencement de l'air, Werther paraît frappé, puis il s'agite; il se lève avec impatience comme si ce chant lui rappelait des souvenirs importuns. Charlotte suit tous ses mouvements. Sa voix s'affaiblit insensiblement et finit par s'éteindre dans les larmes.)

WERTHER, avec explosion. Qu'avez-vous? pourquoi ces larmes? mais répondez donc? qu'avez-vous?

CHARLOTTE, qui lui a saisi la main. Qu'as-tu toi-même, Werther?... D'où vient que le chant que tu aimais autrefois, qui te rappelait notre amour, excite aujourd'hui ton impatience? Pourquoi n'es-tu pas heureux enfin?

WERTHER. Qui vous a dit?...

CHARLOTTE, se levant. Non... vous n'êtes pas heureux, Werther, j'en suis sûre! et cependant, que vous manque-t-il? il y a deux années votre vie dépendait d'une union qui semblait impossible; la générosité d'Albert l'a permise! A peine l'un à l'autre vous avez souhaité quelque grande et belle solitude où rien ne pourrait entraver vos fantaisies, ni vous distraire de notre amour; nous sommes venus habiter les montagnes de l'Appenzel, et là, quand j'espérais vous voir enfin au comble de vos vœux, je ne sais quelle tristesse vous a subitement saisi!..

WERTHER, amèrement. Singulière folie, en effet, de ne pouvoir accoutumer son âme à l'immobilité! quand on a trouvé où s'asseoir, à quoi bon regarder plus loin, souhaiter un soleil plus brillant, une terre plus fleurie! ne peut-on murer son imagination dans la réalité, couper les ailes au désir, et revêtir son bonheur comme un vêtement journalier qu'on use jusqu'à ce que le temps en ait fait un haillon?

CHARLOTTE. Werther...

WERTHER, impétueusement. Ah! c'est une tyrannie étrange que cette logique imposée à nos aspirations! on voudrait souder notre âme à chacun de ses désirs, comme le forçat à son anneau. Ce que nous avons voulu une fois, il faut que nous le voulions jusqu'à la mort. On nous dit: pourquoi changes-tu? Comme on dirait à l'oiseau: pourquoi voles-tu? au vent, pourquoi ne pas souffler toujours du même point de l'horizon? Eh! faites donc alors que ce qui plaît d'abord puisse plaire sans cesse; faites que la fatigue ne soit point au bout de toutes les espérances et l'ennui au fond de toutes les joies.

CHARLOTTE, douloureusement. Ainsi vous l'avouez enfin...

WERTHER. Eh bien! oui... est-ce ma faute à moi si rien ne peut satisfaire l'inquiète avidité de ma nature, si ce calme et cet isolement que j'ai souhaités me fatiguent; si je voudrais en sortir, fût-ce par les secousses de la douleur?.. (Voyant le geste d'affliction que laisse échapper Charlotte.) Mais je ne sais pourquoi je vous parle ainsi... vous m'avez interrogé, je me suis laissé aller à tout vous dire, et voilà que je vous afflige...

CHARLOTTE. Moi?...

WERTHER. Vous pleurez!..

CHARLOTTE, essuyant vivement ses larmes. Non, Werther, non... voyez, je souris... c'est moi qui n'aurais pas dû ramener votre esprit à ces pensées... n'en parlons plus, Werther! tâchons de les oublier...

SCÈNE IV

LES MÊMES, FRITZ.

FRITZ. Pardon! madame...

WERTHER, brusquement. Que veux-tu?

FRITZ. Il y a là un étranger qui vous demande... il dit qu'il est parent de madame.

CHARLOTTE, étonnée. Un parent... je ne devine point qui ce peut être.

FRITZ. Il est resté au petit salon.

WERTHER. Allez l'y rejoindre.

CHARLOTTE. Ainsi, vous permettez, Werther.

WERTHER. Allez... (Il la regarde sortir.)

SCÈNE V

WERTHER, seul. (Il a suivi Charlotte jusqu'à la porte et revient après l'avoir vu disparaître.) Mes paroles l'ont affligée... mais l'aveu de ma souffrance m'est échappé malgré moi... Ah! si elle connaissait toute la vérité... Je tremble à chaque instant qu'un hasard ne la lui révèle. Quand Fritz a prononcé tout à l'heure le nom d'Hélène de Verghen, quand il a parlé de Saint-Gall, je n'ai pu m'empêcher de tressaillir... Saint-Gall!... oui, c'est là que je l'ai revue... pour notre malheur à tous deux, peut-être. Mais comment échapper à la fascination de cette beauté expansive et ardente? Ici je sentais mon cœur s'engourdir dans les ennuis de l'habitude quand Hélène s'est montrée à moi... oh! je crois la voir encore, lorsque j'accourais aux cris des pâtres! debout sur le penchant de l'abîme, pâle, mais courageuse; les cheveux flottants, le front couronné d'éclairs! je me sentis subitement enlevé à ma torpeur; Hélène m'apparut comme une poétique vision qui m'apportait de nouvelles émotions, de nouveaux désirs... et aussi, j'aurais dû le prévoir... de nouvelles douleurs!.. car que dois-je craindre maintenant? que s'est-il passé pour que je n'aie pu la voir cette nuit? Arrivé à l'heure accoutumée, près de cette porte qui s'ouvre pour moi seul, j'ai vainement attendu!...

FRITZ, entrant. Voici une lettre qui vient d'arriver pour monsieur. Le messager a dit que c'était pressé.

WERTHER. Dieu! d'elle!.. ah! (Il lit.)

« Werther,

« Mon père est ici depuis hier. » (Parlé.) Ciel! (Il lit:) « c'est là ce qui m'a empêchée de vous recevoir; il veut m'emmener demain et m'a déjà parlé de projets de mariage qu'il avait autrefois formés pour moi! il faut que vous vous présentiez à lui, Werther; en apprenant que je ne puis être désormais à un autre qu'à vous, il consentira à notre union. »

Notre union! ah! si elle savait!.. mon Dieu! mais quelle destinée est donc la mienne? Je voudrais m'arrêter sur une pente funeste et une puissance plus forte que ma volonté m'entraîne. Je comprends ma faute, j'en souffre, et j'y persévère malgré mes remords! eh bien! que la fatalité m'emporte, fût-ce à ma perte! Hélène ne peut partir, non, c'est impossible!.. quoi qu'il arrive, je la retiendrai...

SCÈNE VI

ALBERT, CHARLOTTE, WERTHER.

CHARLOTTE. Ah! venez, il est ici, venez, Albert.

WERTHER. Albert!

ALBERT, l'embrassant. Je vous revois enfin...

WERTHER. Vous dans l'Appenzel!

CHARLOTTE. Oui, c'est bien lui, notre ami, notre frère!...

ALBERT, avec tendresse. Ah! ce n'est pas sans peine que je me suis arraché aux devoirs qui me retenaient à Augsbourg, mais un ami partait pour l'Appenzel; moi-même, comme vous le savez, quelques affaires m'y appelaient et mon penchant bien plus encore... je me suis enfin brusquement décidé.

WERTHER. Et vous ne nous avez pas avertis?

ALBERT. Je n'en ai point eu le temps, et d'ailleurs je préférais arriver ici à l'improviste, vous surprendre au milieu de votre bonheur... car maintenant j'espère que vous ne désirez plus rien, Werther... (Werther détourne la tête.) ni vous, mademoiselle Charlotte?

CHARLOTTE. Elle avance un siége et va s'appuyer au fauteuil de Werther; vivement. Mais vous, Albert, parlez-nous de vous-même.

ALBERT, s'asseyant. De moi, mon Dieu! que vous dirai-je! il y a bientôt trois années, lorsque je vous quittai... mariés... j'eus besoin de tout mon courage. Offenbach me devint odieux, je partis pour Augsbourg. Là, je cherchais ma consolation dans le travail. A chaque crise d'abattement, je me disais: encore une recherche à poursuivre, encore un malheureux à secourir, et peu à peu l'activité du présent étouffait dans son bruit les regrets du passé.

CHARLOTTE, avec joie. Ainsi, vous avez retrouvé le bonheur?

ALBERT, avec contrainte. Oui, si j'ai pu assurer le vôtre.

WERTHER, l'interrompant. Pardon... vous nous avez parlé d'un ami qui vous suivait.

ALBERT. Il est vrai, un vieux major, dont j'ai fait la connaissance à Augsbourg; il y vivait alors avec sa fille; mais il l'a confiée depuis quelques mois à une parente, et il vient pour la reprendre.

CHARLOTTE. Avec vous?

ALBERT. Avec moi, qui arrive vers elle comme un ambassadeur d'espérance et de tendresse.

WERTHER. Comment?

ALBERT. Vous n'avez pas oublié Herman.

CHARLOTTE. Votre compagnon et votre protecteur d'autre fois?

ALBERT. Dites mon frère... Il aime éperdûment la fille du major, leur mariage était convenu entre les deux familles; mais la froideur et l'embarras des dernières lettres de la jeune

Digitized by Google

fille ont troublé notre ami; il a craint que l'absence n'eût changé ses dispositions, et, comme un douloureux devoir le retenait près de sa mère mourante, il m'a écrit de venir pour lui. Il s'agissait de son bonheur, c'était plus que le mien, je suis accouru, et, aujourd'hui, le major et sa fille doivent me rejoindre.

WERTHER. Ici?

ALBERT. Oui; je demande d'avance pour eux votre amitié... Ah! seulement, je vous prie d'être indulgente pour le major, de ne pas trop vous effrayer au premier abord.

CHARLOTTE. Comment?

ALBERT. L'habitude du commandement militaire a rendu son ton un peu rude; à la moindre contrariété, il s'emporte.

CHARLOTTE, effrayée. Ah! mon Dieu!

ALBERT, se levant en souriant. Oh! rassurez-vous; sa colère n'est qu'une apparence; il enveloppe sa bonté de bruit, de peur qu'on en abuse.

WERTHER. Comment n'est-il pas avec vous?

ALBERT. Nous nous sommes séparés, il y a deux jours, à Feldkirch, où il avait quelques affaires.

LE MAJOR, au dehors. Non, c'est inutile.

FRITZ, au dehors. Permettez, monsieur.

LE MAJOR, au dehors. Quand je te dis de rester... entends-tu? je veux que tu restes...

CHARLOTTE. Ah! mon Dieu! quel est ce bruit?

ALBERT. On gronde... ce doit être le major. (Le major paraît à la porte, se disputant avec Fritz.)

SCÈNE VII

Les Mêmes, LE MAJOR, FRITZ.

LE MAJOR. Encore une fois, je te dis que je veux entrer seul... que je m'annoncerai moi-même, drôle...

ALBERT, lui prenant le bras, et l'attirant vers Charlotte et Werther, qui sont restés sur le devant de la scène. C'est déjà fait, major.

LE MAJOR, apercevant Werther et Charlotte. Ah! pardon, madame... Votre serviteur, monsieur...

CHARLOTTE. Monsieur le major est couvert de neige.

LE MAJOR. Pardieu! j'en sors. (A Werther.) Dans quel diable de pays êtes-vous venu demeurer, monsieur?

WERTHER. Auriez-vous trouvé les routes mauvaises?

LE MAJOR. Les routes mauvaises! Du tout, il n'y a pas de routes... nous n'avons trouvé que des glaciers, des torrents et des rochers... aussi j'ai cru que j'y resterais.

ALBERT. Mais votre fille, major, elle ne vous a donc pas suivi?

LE MAJOR. Nous sommes partis ensemble de Saint-Gall avant le jour; nous voulions traverser le village où demeure la nourrice de ma fille, et le cocher nous a fait suivre par la vieille route qui est un précipice. J'avais beau lui crier de prendre garde, il me répondait toujours : N'ayez pas peur, mon général! Le drôle espérait que, vu le plaisir de m'entendre appeler général, je me laisserais casser le cou sans réclamation. Enfin, à un mille d'ici environ, la voiture rencontre tout à coup un rocher, penche, verse, et nous nous trouvons étendus sur la neige.

CHARLOTTE. Ah! mon Dieu!

ALBERT. Mais sans blessures?

LE MAJOR. Aucune, concevez-vous? Notre misérable cocher lui-même n'avait rien; j'ai eu envie de l'assommer.

WERTHER. Mais votre fille, monsieur?

LE MAJOR. Eh bien, nous nous trouvions heureusement à quelques centaines de pas du châlet de sa nourrice, elle y est entrée pour changer de vêtements et se réchauffer, tandis que moi je continuais à pied jusqu'ici, où elle doit me rejoindre.

ALBERT. Mais ne faudrait-il point aller à sa rencontre?

CHARLOTTE. En effet.

WERTHER. Je vais dire à Fritz...

LE MAJOR. Du tout... je ne souffrirai pas qu'on prenne cette peine... c'est bien assez que nous nous soyons permis de venir sans être connus, et encore suis-je entré ici, moi, comme dans une ville prise d'assaut... je n'ai peut-être salué personne.

ALBERT, souriant. Pardonnez-moi, major, vous avez salué.

LE MAJOR. Ah! c'est heureux. (A Charlotte.) Il faut m'excuser, j'avais de l'humeur, voyez-vous... ce qui m'arrive très-souvent... puis, je ne suis qu'un vieux soldat, sachant juste de politesse ce qu'on en apprend au bivouac... mais n'importe... (Tendant la main à Werther.) Je veux que nous soyons amis.

WERTHER. J'espère que vous nous resterez assez longtemps pour que nous puissions justifier cette amitié.

CHARLOTTE. Oui, major, vous ne nous quitterez plus qu'avec notre permission... Vous êtes ici notre prisonnier.

LE MAJOR. Eh bien, j'accepte la prison, pardieu! un pays magnifique, car je n'avais pas le sens commun tout à l'heure d'en dire du mal... des montagnes, des glaciers, des cascades... Il ne lui manque absolument rien à votre pays... excepté des routes pour y arriver... Vous ne soupçonnez pas combien ma fille sera heureuse ici, aussi j'ai voulu lui faire une surprise; je ne lui ai dit où nous venions qu'au moment de la quitter... Elle en a été saisie... nous arrivions justement à la porte de Williams.

WERTHER. Comment! le vieil anabaptiste?

LE MAJOR. Oui...

WERTHER. Ainsi, c'est chez lui?...

LE MAJOR. Que s'est arrêtée ma fille.

WERTHER, à part. C'est étrange.

ALBERT, apercevant Fritz qui entre avec un domestique chargé de bagages. Ah! voici vos bagages, major.

CHARLOTTE, à Fritz. Par ici... (Au major.) Vous m'excusez, major, je vais faire ranger cela dans votre appartement... Venez, Fritz. (Elle entre dans la chambre à droite avec le domestique chargé.)

FRITZ. Tout de suite, madame... (Au major.) Mais je ne sais pas si cette cassette est au major.

LE MAJOR. Voyez l'adresse.

ALBERT. Oui, c'est à sa fille... Hélène de Verghen.

WERTHER, à part. Hélène... (Il va voir l'adresse du coffret.) Ciel! sa fille!... elle va venir!... elle va voir Charlotte!... Ah! je veux la prévenir!... Tout, plutôt qu'une pareille rencontre.

ALBERT. Vous sortez, Werther?

WERTHER. Il le faut, je reviens à l'instant... Excusez-moi, major. (Il sort.)

LE MAJOR, qui est allé déposer son chapeau et sa canne à gauche. Qu'a-t-il donc?...

ALBERT. Ne vous étonnez pas de ce brusque départ, major; mes confidences vous ont déjà fait connaître Werther. Tel je l'avais laissé, tel je le retrouve, et le bonheur même n'a pu le guérir de ses fougueuses fantaisies.

LE MAJOR. Ah! je connais trop ces natures mobiles et ardentes! Avez-vous oublié les enthousiasmes d'Hélène, ses entraînements?...

ALBERT. Dont je vous ai vu parfois vous effrayer.

LE MAJOR. Et non sans raison, vous le savez, car chacune de ses émotions pouvait lui être funeste. Un mal, qui ne pardonne pas et qui frappe comme un coup de foudre, a déjà décimé ma famille; longtemps, j'ai cru qu'il menaçait les jours de mon dernier enfant... vous m'avez rassuré... et vous, docteur, médecin, je veux vous croire.

ALBERT. Vous le devez, major.

LE MAJOR. Mais je ne comprends point ce qui peut la retarder.

ALBERT. La voici.

SCÈNE VIII

Les Mêmes, HÉLÈNE.

HÉLÈNE, apercevant le major. Ah! mon père... je vous demandais...

LE MAJOR. Et moi, pardieu! je t'attendais avec impatience.

HÉLÈNE, regardant autour d'elle avec inquiétude, à part. Werther n'est pas ici!

LE MAJOR, montrant Albert. Eh bien!... est-ce que tu ne reconnais pas notre ami?

HÉLÈNE, tendant la main à Albert. Monsieur Albert ne peut le penser.

ALBERT. J'espère, en effet, que quelques mois n'ont pu me faire complétement oublier; mais nous commencions à désespérer de vous voir.

HÉLÈNE. Williams a voulu me ramener lui-même par les bords du glacier.

LE MAJOR. Et tu te seras arrêtée en chemin.

HÉLÈNE. Il est vrai, malgré moi! Ces lieux où je passais me rappelaient tant de souvenirs!

LE MAJOR. Je comprends; elle a été élevée dans l'Appenzel, et elle aime les grands spectacles de la montagne... ses dangers même, c'est une âme toute semblable à celle de votre ami Werther.

HÉLÈNE, à part. Pourvu qu'il ait reçu ma lettre.

ALBERT. Mais ma cousine est là, elle attend mademoiselle Hélène, et ne nous pardonnerait point de la retenir plus longtemps.

LE MAJOR, prenant le bras d'Hélène. C'est cela, je veux lui présenter celle qui fait maintenant tout mon espoir... grâce à laquelle je vais bientôt retrouver ma famille.

HÉLÈNE, tressaillant. Comment?...

LE MAJOR. As-tu oublié ce grand projet dont dépend ton bonheur, le mien?... Le moment de l'accomplir est venu...

Digitized by Google

ALBERT. Ah! major, vous m'aviez promis de ne rien dire encore...

LE MAJOR. Eh bien, quoi!... vous voulez, n'est-ce pas, être le premier à parler à ma fille en faveur d'Herman!... C'est pour lui qu'il est venu...

HÉLÈNE. Ah!

LE MAJOR. Remplissez votre mission... je vous laisse avec Hélène.

HÉLÈNE. De grâce, mon père...

LE MAJOR. Non... il faut que tout s'explique.

HÉLÈNE. Je vous en conjure... plus tard!

ALBERT. Pardon, mademoiselle, j'aurais préféré choisir un autre instant; mais puisque le major le veut... daignez m'accorder cet entretien...

LE MAJOR. C'est cela... (A Hélène en la baisant au front.) Allons... enfant... n'aie pas peur... (A Albert.) Au revoir.

HÉLÈNE. Oh! mon Dieu! donnez-moi du courage.

SCÈNE IX

HÉLÈNE, ALBERT.

ALBERT. Mademoiselle... ce que le major vient de dire a dû vous faire comprendre que j'avais à vous parler de projets de bonheur et d'avenir.

HÉLÈNE. En effet.

ALBERT. Le sort de deux personnes va se décider dans ce moment, l'une est une jeune fille donée de tout ce qui peut rendre fier, l'autre est un homme qui attend d'elle son bonheur!... Mais il veut l'obtenir sans imposer de sacrifice, et c'est pourquoi il m'envoie le demander en son nom.

HÉLÈNE. Monsieur Albert...

ALBERT, plus vivement. Oh! ne tremblez pas, Hélène, répondez sans crainte et sans détour...

HÉLÈNE. Oui, sans détour. (Avec effort.) Vous avez raison, monsieur Albert, l'avenir de deux personnes se décide dans ce moment; mais toutes deux ne sont point telles que vous venez de le dire... L'une est un homme dont la vie entière a été un long dévouement, que l'on est fière de connaître, que l'on serait heureuse d'aimer..., l'autre est une femme qui n'est plus libre d'elle-même.

ALBERT, reculant. Ciel!

HÉLÈNE. Cet homme, tous les malheureux le connaissent; cette femme..., vous en aurez pitié, car elle est devant vous, à votre merci!

ALBERT, douloureusement. Ainsi, vous en aimez un autre! Les craintes d'Herman étaient un pressentiment?... Lui aussi devait être repoussé!...

HÉLÈNE. Ah! si vous saviez, Albert!... Celui que j'ai préféré à votre ami, je ne l'ai cherché, ni choisi... (Mouvement de surprise d'Albert.) Non, Dieu lui-même l'a conduit vers moi! Je l'ai vu venir au milieu de l'orage, quand tout m'abandonnait, quand j'allais périr!... Comment lui refuser cette vie qu'il m'avait sauvée... Ah! si j'osais vous dire...

ALBERT. Rien... Je ne veux rien savoir de plus... Si à votre premier aveu je n'ai pu retenir un mouvement de douleur, pardonnez-moi; j'ai pensé au désespoir d'Herman, et mon cœur a faibli. Mais en parlant, vous avez fait votre devoir; je tâcherai de faire le mien. Aujourd'hui même, Hélène; je verrai le major..., et tout sera rompu.

HÉLÈNE. Quoi! vous voulez vous-même?...

ALBERT. Le major avait mis sa joie dans ce projet; venant de vous, le refus pourrait l'irriter; venant de moi, il ne pourra vous en faire un reproche.

HÉLÈNE. Ah! comment reconnaître jamais...

ALBERT, lui prenant la main. Ne me remerciez pas... ce que je fais, c'est Herman qui l'a ordonné... (Mouvement d'Hélène.) Oui, prévoyant votre oubli, il a voulu être du moins le seul à souffrir... Sa dernière prière a été de ne point songer à son bonheur, mais au vôtre... J'accomplirai ce désir... Quand je serai parti, Hélène, celui que vous avez choisi pourra se présenter sans crainte, et quant au moyen de faire consentir le major...

SCÈNE X

LES MÊMES, CHARLOTTE, paraissant à la porte à droite.

CHARLOTTE. Peut-on entrer?

HÉLÈNE. Ah!

ALBERT. Charlotte! (Allant à elle.) Venez.

CHARLOTTE. Pardon, je vous interromps; mais je viens d'apprendre l'arrivée de mademoiselle de Verghen, et je n'ai pu résister à mon impatience de la voir.

ALBERT. C'est ma cousine... à laquelle je voulais vous présenter tout à l'heure.

HÉLÈNE. Madame!

ALBERT. Oh! traitez-la comme une amie, Hélène, comme une sœur.

HÉLÈNE, serrant la main de Charlotte. Je voudrais être digne de ce titre.

CHARLOTTE, passant à elle. Eh bien! aimez-moi un peu, je vous aimerai beaucoup, et chacune de nous aura ce qu'elle mérite. Du reste nous aurons le temps de faire connaissance, car j'ai décidé le major à demeurer avec nous, et j'espère obtenir votre confiance.

ALBERT. Oui, confiez-lui tout, Hélène... elle vous éclairera de ses conseils, et vous aidera à vaincre l'opposition du major.

CHARLOTTE. Le major! je le défie de rien me refuser.

ALBERT. Alors vous lui demanderez pour Hélène ce qu'elle désire... ce qu'elle vous dira. Je vous laisse ensemble. (Il sort.)

SCÈNE XI

HÉLÈNE, CHARLOTTE.

HÉLÈNE, regardant Albert qui sort. Digne ami d'Herman...

CHARLOTTE, avec intention. Oui, de cet Herman qui se dévoue... et qui n'a pu se faire aimer!

HÉLÈNE, tressaillant. D'où savez-vous?...

CHARLOTTE. Au moment d'entrer, j'ai, malgré moi, entendu quelques mots qui m'ont fait comprendre.

HÉLÈNE. Ciel!

CHARLOTTE. Oh! ne craignez rien! moi aussi, je sais que le cœur ne va pas vers ce qu'il admire, mais vers ce qui le fascine.

HÉLÈNE. Alors vous ne me condamnez point?

CHARLOTTE. Non... Je vous plains! je vous aime; car vous souffrez comme moi, vous souffrez comme moi.

HÉLÈNE. Ah! madame...

CHARLOTTE. Appelez-moi par mon nom... ouvrez-moi votre âme tout entière... dites-moi... est-il donc si difficile de faire accepter votre choix au major?

HÉLÈNE. Hélas! je le crains.

CHARLOTTE. Connaît-il celui que vous aimez?

HÉLÈNE. Il l'a vu aujourd'hui pour la première fois.

CHARLOTTE. A Saint-Gall?

HÉLÈNE. Non, madame, ici.

CHARLOTTE, tressaillant. Comment!... mais ce n'est point Albert?

HÉLÈNE. Non...

CHARLOTTE. Qui donc alors? Il n'y a ici que Werther...

HÉLÈNE, très-bas. C'est lui!

CHARLOTTE, avec un cri. Werther! (Elle saisit les deux mains d'Hélène.) Mon mari!

HÉLÈNE. Comment?

CHARLOTTE. Malheureuse! Mon mari!

HÉLÈNE, reculant égarée. Votre mari!... Ah! je suis perdue!

CHARLOTTE, égarée. Que dit-elle? perdue! C'est impossible, ce n'est pas Werther... elle se trompe...

SCÈNE XII

LES MÊMES, WERTHER, entrant par le fond.

WERTHER. Hélène!

HÉLÈNE. C'est lui!

CHARLOTTE, montrant Werther. Lui! Ainsi... c'est vrai! Werther!... non... non... je suis folle... il faut s'expliquer. (Elle va à Werther, qu'elle prend par la main et qu'elle entraîne vers Hélène.) Werther, répondez...

LE MAJOR, du dehors. Ils doivent être ici.

HÉLÈNE, saisie. Mon père!

CHARLOTTE. Monsieur de Werghen, ah! je sortirai!...

WERTHER, retenant Charlotte. Charlotte... pas un geste, pas un mot, ou vous nous perdez tous!

SCÈNE XIII

LES MÊMES, WERTHER, ALBERT, LE MAJOR.

ALBERT. Ah! les voici... Pardon, le major vous cherchait.

LE MAJOR, gaiement. Mesdames, nous vous attendons; le déjeuner est servi.

HÉLÈNE, bas à Werther. Je veux vous parler, Werther; (haut.) nous vous suivons.

CHARLOTTE, bas de l'autre côté. Werther, ici dans une heure.

Digitized by Google

ACTE DEUXIÈME

Même décoration qu'au premier acte

—

SCÈNE PREMIÈRE.

HÉLÈNE, entrant par le fond, avec agitation. Enfin me voilà seule! Ah! je ne pouvais supporter plus longtemps les regards de mon père, les questions d'Albert! ici, du moins, nul ne me voit, personne ne m'entend... je puis cesser de me contraindre... (Elle s'assoit.) Mon Dieu! mais est-ce bien vrai? Werther marié! Ah! je me demande encore si je ne suis pas trompée par quelque horrible songe... Marié! marié! (Elle se couvre le visage de ses deux mains.)

SCÈNE II

HÉLÈNE, WERTHER, paraissant au fond, très-agité.

WERTHER. C'est elle!...

HÉLÈNE, se levant. Werther!

WERTHER, fermant la porte du fond. J'ai enfin réussi à m'échapper, il faut que vous m'entendiez.

HÉLÈNE. Que pouvez-vous me dire pour vous justifier de m'avoir trompée?

WERTHER. Hélène!...

HÉLÈNE. Pourquoi ne m'avoir point avoué la vérité?... quand vous êtes venu vers moi, savais-je que vous n'étiez plus libre. Vous m'avez parlé de votre isolement, de vos tristesses... j'ai cru vos paroles, je me suis confiée à votre honneur... à votre amour, et tout n'était que mensonges!

WERTHER. Oh! non Hélène! accusez mon courage, mettez en doute ma loyauté... mais mon amour n'était point un mensonge! Dès le premier instant où je vous ai vue, je n'ai plus été maître de ma volonté, j'ai senti tout mon être aller vers vous, j'ai eu besoin de vous voir, de vous entendre, je ne voulais pas vous tromper, Dieu le sait! Vingt fois les remords sont venus m'assaillir loin de vous, et je suis accouru pour tout avouer; mais à votre vue, je me sentais comme enveloppé d'un nuage enchanté, et je ne pouvais plus vous parler que de mon amour.

HÉLÈNE, avec douleur. Et moi... j'ai cru qu'il m'était permis de l'accepter... et cette confiance m'a perdue!...

WERTHER, avec désespoir. Ah! ne dites pas cela, Hélène, ne dites pas cela! A cette pensée, je sens que ma raison me quitte... vous, perdue par ma faute! non, cela ne peut être; quoi qu'il faille pour vous sauver, je le ferai! mais répondez-moi; que je sache au moins que vous ne me haïssez pas...

HÉLÈNE. Vous haïr... Je le devrais.

WERTHER, avec passion. Non, tu ne le dois pas... car moi je t'aime, je t'aime plus que tout au monde... Ah! tu ne peux m'en vouloir d'avoir tout oublié pour toi. Tu me pardonneras, Hélène; il le faut, si tu veux que je vive! Mais, au nom du ciel! parle-moi... un seul mot qui me rassure... un seul regard comme ceux d'autrefois... Hélène... tu trembles... tu pleures! (Avec un cri de joie.)

HÉLÈNE, se laissant aller. Werther...

WERTHER, avec délire. Tu m'aimes, alors toute joie n'est point perdue! Le monde peut nous repousser; nous, nous resterons du moins l'un à l'autre!

HÉLÈNE. Comment?

WERTHER. Ecoute... il n'y a plus ici désormais pour toi que la colère de ton père; pour moi, que les reproches d'un cœur brisé! échappons à cette atmosphère de honte et de remords... fuyons aujourd'hui même.

HÉLÈNE, reculant. Que dites-vous?

WERTHER. C'est le seul moyen de salut. Il ne nous reste désormais que notre amour, qu'il soit notre richesse et notre consolation; loin d'ici, personne ne viendra se placer entre nous; la solitude nous appartiendra, et nous y resterons rois de notre vie.

HÉLÈNE, s'éloignant tremblante. Oh! taisez-vous, Werther... Je ne veux point vous entendre; quand vous me parlez, votre voix me fascine, vos regards me troublent... et je ne sais plus ni choisir, ni vouloir.

WERTHER. Choisir! en es-tu maîtresse désormais? et que peux-tu vouloir, sinon sauver ce qui nous reste d'espérances?

HÉLÈNE. Quitter mon père... c'est impossible...

WERTHER. S'il te repousse?

HÉLÈNE. Ah!

WERTHER, lui saisissant la main. N'as-tu donc pas compris que nous n'avions plus ici que des ennemis?

HÉLÈNE, se couvrant le visage. C'est vrai, mon Dieu!

WERTHER. Songe, Hélène, que le moindre retard peut tout perdre et nous séparer à jamais! au nom du ciel, réponds!

HÉLÈNE. Werther...

WERTHER. Tu consens, n'est-ce pas, tu consens...

HÉLÈNE. Eh bien!... s'il le faut...

WERTHER. Quelqu'un vient.

HÉLÈNE. Dieu! si c'était mon père; comment l'éviter?

WERTHER, montrant la porte de gauche. Par cette porte. (Hélène sort vivement par la gauche, Werther, qui l'a reconduite, referme la porte. — Charlotte ouvre la porte du fond.)

SCÈNE III

WERTHER, CHARLOTTE.

WERTHER, en se retournant et apercevant Charlotte. Charlotte!...

CHARLOTTE. Ma présence ne doit point vous surprendre, monsieur, je vous avais demandé cette entrevue.

WERTHER. Je ne l'ai point oublié.

CHARLOTTE. Alors vous daignerez m'entendre?

WERTHER. Parlez, madame.

CHARLOTTE, s'approche, fait un effort, et dit en balbutiant. Je venais, je suis venue, je... (Les larmes étouffent sa voix.) Pardonnez-moi, monsieur, si au premier instant mon esprit se trouble; si les paroles me manquent, j'aurais voulu... me montrer plus forte... mais je souffre!...

WERTHER. Ah! je sais quels reproches vous pouvez me faire.

CHARLOTTE. Je n'en fais point! non... il y a une heure, l'excès de la surprise et de la douleur m'a enlevée à moi-même; je n'aurais pu alors parler que pour pousser un cri de désespoir et d'indignation; mais, depuis, la raison m'est revenue... j'ai compris que le plus cruel abandon pouvait n'être qu'un juste châtiment, et alors je suis venue, non pour vous accuser, mais pour vous demander comment j'avais mérité de perdre votre amour.

WERTHER. Que dites-vous?

CHARLOTTE. Oh! je sais que la tendresse la plus sincère ne suffit point pour le bonheur de chaque jour: j'ai peut-être manqué d'intelligence, de dévouement, de patience; vous ne m'avez point trouvée telle que vous m'espériez, et je vous ai trompé sans le vouloir!... s'il en est ainsi, dites-le-moi avec franchise; prouvez-moi que je suis la première coupable; que je sache ce qui rend ma douleur méritée, car j'ai plus besoin de votre justification que de mon bonheur même...

WERTHER, très-ému. Charlotte!

CHARLOTTE. Répondez librement; Werther... je tâcherai de vous entendre avec calme... répondez, je vous écoute. (Elle se laisse tomber assise sur un fauteuil.)

WERTHER, avec une émotion qu'il ne peut maîtriser. Oh! pourquoi me parlez-vous ainsi... Charlotte... j'aurais pu supporter votre colère et votre désespoir... mais cette humble résignation... Charlotte... pardonnez-moi. (Il se met à genoux.)

CHARLOTTE. Que faites-vous?

WERTHER. Tu demandes que je t'accuse, quand je n'ai qu'à te bénir...

CHARLOTTE, se levant. Est-ce vrai... quoi! même dans le secret de votre cœur, vous ne m'avez fait aucun reproche?

WERTHER, qui s'est relevé. Jamais!

CHARLOTTE. Jamais! (Avec impétuosité.) Et cependant vous avez cessé de m'aimer!... Mais quelle est votre excuse alors? Ce bonheur que vous aviez souhaité, et sans lequel vous n'aviez pu vous résoudre à vivre, Dieu vous l'a donné contre tout espoir, et à peine l'avez-vous obtenu qu'il a cessé de vous plaire; vous aviez accepté le sacrifice d'Albert, et vous l'avez rendu inutile.

WERTHER, avec amertume. Albert! ah! maudit soit le jour où il m'a empêché de mourir!

CHARLOTTE. Que dites-vous?

WERTHER, avec une amertume et une violence croissante. Oui, ce sont les soins qu'il m'a donnés, les vôtres qui m'ont rappelé à la vie, c'est vous qui m'y avez enchaîné par un serment... Pourquoi ne pas m'avoir laissé m'endormir alors, au milieu de mes premières illusions de jeunesse? pourquoi m'avoir arraché de cette tombe où je descendais sans reproche, pour me jeter parmi les tentations et les hasards de la vie? ne saviez-vous donc point que j'étais un de ces malheureux qui se lassent même du bonheur, volontés ardentes comme la flamme, et qui s'éteignent comme elle, en ne laissant sur leur passage que des cendres!

CHARLOTTE. Hélas!

WERTHER. Sais-je moi-même pourquoi mon âme a changé; comment ce qui faisait sa joie s'est insensiblement tourné en amertume! Ah! je ne vous ai point parlé de mes tortures depuis deux années.

CHARLOTTE. Et moi, Werther, vous ai-je parlé des miennes?

Digitized by Google

Moi aussi, voilà deux années que je cherche vainement à retrouver l'accès de ce cœur fermé, que je me refuse les larmes, cette dernière consolation des désespérés, que j'épie enfin, à mains jointes et à genoux, un seul regard, un seul sourire! Insensée, qui ne savais pas que les regards se tournaient ailleurs, que les sourires étaient pour une autre! que pendant que j'attendais avec tous les tremblements de l'espoir le retour d'une tendresse que je n'avais point mérité de perdre, j'étais trahie... lâchement trahie!

WERTHER. Eh bien, c'est alors trop souffrir des deux côtés. Béni soit donc le malheur qui vous a éclairée!... Puisque je n'ai été pour vous qu'une cause de douleur; puisque désormais ma présence est une souffrance, la vôtre un reproche, ne prolongeons pas un supplice que vous avez déjà subi... Il en est encore temps, madame... Séparons-nous...

CHARLOTTE, saisie. Nous séparer!... Vous avez dit; nous séparer...

WERTHER, avec effort. Oui!

CHARLOTTE, avec explosion. Ah! c'était là que vous en vouliez venir... Vous vous êtes accusé pour rompre plus sûrement... Votre humilité n'était que la peur du pardon...

WERTHER. De grâce, songez...

CHARLOTTE. Allez, monsieur... Vous avez laissé tomber entre nous un mot qui doit être le dernier... Désormais vous êtes libre.

WERTHER. Charlotte...

CHARLOTTE, lui montrant la porte. Allez-en avertir celle que vous aimez; allez... (Werther sort.)

SCÈNE IV

CHARLOTTE, seule. Oui... séparés... il le faut! car il ne m'aime plus; il ne m'a jamais aimée! Oh! ne te brise pas, mon cœur! Plus de larmes... l'indignation me tiendra lieu de courage!

SCÈNE V

CHARLOTTE, LE MAJOR, entrant les bras croisés et d'un air pensif.

LE MAJOR, l'apercevant. Ah! j'allais vous faire demander, madame.

CHARLOTTE. Moi?

LE MAJOR. Oui, j'avais à vous parler... à solliciter de vous une grâce...

CHARLOTTE. Comment?

LE MAJOR. Vous vous étonnerez peut-être de ma liberté, car nous nous connaissons à peine depuis quelques heures; mais il est des cas où la confiance vient comme l'amitié, d'inspiration; et avec vous je me sens porté à tout dire...

CHARLOTTE. Et vous avez quelque chose à me confier?...

LE MAJOR. Vous savez que ce matin, en causant avec vous de ma fille je vous avais parlé d'un projet de mariage? Eh bien... depuis que j'ai vu Albert... il n'y faut plus penser! Il vient de rompre au nom d'Hermann.

CHARLOTTE. Lui!

LE MAJOR. Il a d'abord voulu couper court à toute explication, mais je l'ai forcé à m'écouter, à me répondre, et j'ai découvert enfin que l'obstacle venait de ma fille... qu'elle en aimait un autre.

CHARLOTTE. Ah!

LE MAJOR. A cette nouvelle j'ai failli obéir à un premier mouvement de colère... Mais Albert m'a retenu; il a employé pour m'apaiser tout ce que pouvaient lui inspirer sa générosité et son indulgence. J'ai cédé; j'ai promis d'interroger Hélène avec calme, d'obtenir d'elle un aveu complet.

CHARLOTTE. Vous? (Hélène entre.)

LE MAJOR. Mais je ne sais pourquoi, au moment de remplir cette promesse, je me suis délié de moi-même... J'ai eu peur de mal questionner ma fille, de l'effrayer... enfin je viens vous prier de lui parler.

CHARLOTTE. Que dites-vous?

HÉLÈNE. Ah!...

LE MAJOR, se retournant au cri de sa fille. Hélène!... vous étiez là, vous nous écoutiez?...

HÉLÈNE. Je venais d'entrer...

LE MAJOR. Et vous avez entendu la prière que j'adressais à madame?...

HÉLÈNE, balbutiant. Mon père...

LE MAJOR, avec une colère contenue. Approchez alors et répondez, non à moi, qui ne pourrais peut-être vous entendre avec patience, mais à madame qui vous écoute... Vous lui direz le nom de l'homme que vous préférez à Hermann...

CHARLOTTE, reculant. A moi?... Oh! non, pas à moi; je ne veux point l'entendre...

LE MAJOR, frappé. Vous le connaissez donc? Parlez, alors... ce nom?...

CHARLOTTE. Que votre fille le dise... si elle ose le prononcer. (Elle sort.)

SCÈNE VI

LE MAJOR, HÉLÈNE.

LE MAJOR. Si elle ose! Ce nom est donc honteux à dire?... Répondez...

HÉLÈNE, suppliante. Mon père, mon père...

LE MAJOR. Je veux le connaître...

HÉLÈNE. C'est impossible...

LE MAJOR. Impossible! Quand Albert m'a parlé tout à l'heure, j'ai compris que vous ne pouviez être désormais qu'à l'homme que vous aviez choisi... que de ce mariage dépendait votre honneur!... Votre émotion dans ce moment même prouve que c'est la vérité... et vous refusez de me dire le nom de cet homme?... Mais c'est donc un infâme!...

HÉLÈNE. Oh! ne le croyez pas!

LE MAJOR. Qui t'empêche de me le faire connaître, alors! N'as-tu donc pas compris qu'il faut que ta honte soit effacée ou vengée? Ce nom, quel qu'il soit, je dois le savoir... Parle, il le faut, entends-tu bien, je le veux! (Il la saisit par la main.)

HÉLÈNE. Je ne puis.

LE MAJOR, hors de lui. Tu ne comprends donc pas que ma patience est à bout... que je ne suis plus maître de ma colère? (La traînant sur le devant de la scène.) Répondras-tu, enfin?...

HÉLÈNE. Je ne puis... je ne puis.

LE MAJOR, levant les deux mains. Malheureuse!...

HÉLÈNE, tombant à genoux. Grâce! mon père...

LE MAJOR, se rejetant en arrière. Allez-vous-en, Hélène... allez-vous-en... je ne réponds plus de moi... (Hélène se relève et va pour sortir.) Mais écoutez bien ce que je vais vous dire... Ce nom, que vous trouvez impossible à prononcer... il sera peut-être plus facile de l'écrire.

HÉLÈNE. Comment?

LE MAJOR, montrant la chambre à gauche. Entrez là... je vous y rejoindrai tout à l'heure, et si vous avez persisté dans votre refus! alors! alors! je chercherai moi-même le coupable que vous n'aurez point voulu faire connaître; je frapperai au hasard...

HÉLÈNE. Ciel!

LE MAJOR. Si j'atteins l'innocent, que Dieu me pardonne; son sang retombera sur vous... Allez... (Hélène entre dans la chambre à gauche.)

SCÈNE VII

LE MAJOR, seul. Oui, je frapperai, et sans retard! Dans une heure, je repars pour Saint-Gall, c'est là qu'elle habitait, là que je dois découvrir celui que je cherche!... Mais, pour venger mon injure, il me faut un ami, un témoin... Albert serait un obstacle, il tenterait quelque réconciliation... je ne lui parlerai point... à qui m'adresser, alors?...

SCÈNE VIII

LE MAJOR, pensif, WERTHER, entrant sans le voir.

WERTHER, à part. Fritz a dû remettre mon billet à Hélène... pourvu qu'elle n'hésite pas...

LE MAJOR, l'apercevant. Ah! vous me comprendrez, vous.

WERTHER. Qu'y a-t-il?

LE MAJOR. Un mot d'abord: croyez-vous qu'il y ait des occasions où l'on puisse se faire justice à soi-même des crimes d'honneur que la loi n'atteint pas, et qu'un homme de cœur doit venger?

WERTHER, embarrassé. Pourquoi cette question?

LE MAJOR. Répondez...

WERTHER. Qui en doute?...

LE MAJOR. Eh bien! monsieur, j'ai à venger un de ces crimes; il me faut un témoin, voulez-vous m'en servir?

WERTHER. Moi...

LE MAJOR. Hésiteriez-vous?

WERTHER. Nullement, mais ne pouvez-vous m'expliquer?..

LE MAJOR. Vous saurez tout plus tard... pour le moment il ne faut que me suivre à Saint-Gall. Vos armes me serviront. (Albert paraît à la porte du fond.) Elles sont là, je les ai vues.

WERTHER, l'arrêtant. Restez; j'irai vous les chercher moi-même... veuillez seulement m'attendre.

LE MAJOR. Soit... (Il va prendre son chapeau sur la table à gauche.)

Digitized by Google

ALBERT, arrêtant Werther au fond, sans être vu ni entendu du major. Vous mentez, monsieur.

WERTHER. Albert!

ALBERT. Vous allez rejoindre Hélène, qui devait vous attendre pour fuir...

WERTHER. Qui vous a dit?..

ALBERT, montrant le billet. Ce billet surpris à Fritz.

WERTHER. Ah! silence, monsieur...

LE MAJOR, se retournant. Qu'est-ce donc? qu'y a-t-il...

ALBERT. Il y a, major, que j'avais sacrifié à un homme la joie de ma vie entière, et que, non content de m'avoir condamné à un éternel isolement, cet homme a, tour à tour, frappé au cœur Herman, Charlotte, tous ceux qui m'étaient chers... Aussi, vous vouliez un témoin... pour un duel à mort... me voici.

WERTHER, à part. Lui!

LE MAJOR. Se peut-il!

ALBERT. Vous cherchiez, de plus, celui qui avait déshonoré votre fille?

LE MAJOR. Eh bien!

ALBERT, montrant Werther. Le voilà...

ACTE TROISIÈME

Décoration semblable à celle du Prologue.

SCÈNE PREMIÈRE

ALBERT, FRITZ.

ALBERT. Ainsi, mademoiselle Hélène n'a point quitté son appartement?

FRITZ. Non, monsieur.

ALBERT. Et madame est également renfermée chez elle?

FRITZ. Oui, monsieur, elle écrit.

ALBERT. C'est bien, allez. (Fritz sort.)

ALBERT, seul. Que deviendront-elles? quoi qu'il arrive, c'est l'abandon et le désespoir pour toutes deux.

SCÈNE II

LE MAJOR, ALBERT.

ALBERT, allant à lui. Ah! eh bien, major?

LE MAJOR. Toutes mes dispositions sont prises, et je suis prêt.

ALBERT. Le moment n'est pas encore venu.

LE MAJOR. Non, je sais que mon adversaire a dû se rendre au village pour chercher un témoin.

ALBERT. Dans une heure, tous deux se trouveront près du vieux glacier.

LE MAJOR. J'y serai. Mais avant, écoutez-moi, mon ami, je n'ai peut-être que peu d'instants à vivre; dans ce duel, le hasard peut se déclarer contre moi.

ALBERT. Ah! alors, je vous vengerai!

LE MAJOR, vivement. Non... cela ne doit pas être... vous ne persisterez pas dans cette résolution, il faut que vous viviez... vous.

ALBERT. A quoi bon? n'ai-je point perdu tout ce qui me donnait la patience et le courage? Charlotte, dont l'existence est désormais terminée; Herman, à qui je viens d'écrire, et qui, ma lettre reçue, quittera l'Allemagne! pour qui vivrais-je désormais?

LE MAJOR. Pour une orpheline à laquelle il ne restera que vous!

ALBERT. Hélène?

LE MAJOR. Vous l'avez défendue, excusée; vous m'avez longtemps supplié pour elle!... eh bien! soyez content... mon âme s'est émue... près de ne plus la revoir peut-être, j'ai senti ma colère s'éteindre; je n'ai pensé qu'à sa honte et à son abandon, quand je ne serai plus là... Albert, c'est à vous de la consoler, de la soutenir... au nom de votre amitié pour moi, au nom d'Herman!...

ALBERT. D'Herman!... ah! vous avez raison... oui, ce devoir me reste encore... A tout prix il voulait qu'Hélène fût heureuse, c'est à moi d'accomplir ce dernier vœu.

LE MAJOR, avec joie. Ainsi, quoi qu'il arrive, vous promettez de servir de protecteur à ma fille?

ALBERT. Je vous le promets, major.

LE MAJOR. Et rien ne vous découragera de cette tâche douloureuse?

ALBERT. J'ai promis! tout pour celle qu'Herman a aimée, rien pour moi!... et s'il faut justifier ma protection aux yeux du monde... eh bien!... je le ferai, major... et, en échange de mon nom, je ne demanderai à Hélène que l'amitié d'une sœur.

LE MAJOR, le pressant dans ses bras. Ah! mon ami!... mon fils!... non, Dieu ne nous abandonne pas, puisqu'il nous a donné un ami comme vous... maintenant... ah! maintenant, je devrais souhaiter que les chances du combat me fussent contraires. (Mouvement d'Albert.) Mais je m'oublie, et l'heure va venir... Vous aviez promis d'apporter des armes...

ALBERT, montrant la chambre à droite. Elles sont là...

LE MAJOR. Allez les prendre, allez... je vous attendrai... (Charlotte paraît au haut de l'escalier.)

ALBERT. Soit... je vous rejoins tout à l'heure. (Il entre à droite. Musique.)

SCÈNE III

CHARLOTTE. L'heure n'est point arrivée... Werther est absent, je puis encore une fois regarder autour de moi... Ah! ici tout me rappelle le passé! Ce salon, que j'avais voulu rendre pareil à celui de ma tante; cet escalier par lequel je le voyais descendre! tout me parle d'un temps que je voudrais oublier; oui, tout, jusqu'à ce coffret donné par Werther, et où j'avais réuni ses premiers présents... Des fleurs, des lettres! Souvenirs charmants d'un passé plein de promesses, et dont il ne reste plus que le regret! (Avec douleur.) Non, rien de tout cela ne m'appartient plus... je n'en veux rien garder... (Elle s'approche de la fenêtre.) Que le torrent qui coule au pied de cette fenêtre emporte ces témoignages d'espérance et de joie, comme le temps a déjà emporté la joie et l'espérance. (Elle jette l'une après l'autre, dans le torrent, les lettres et les fleurs, en les baisant auparavant.) Allez, gages d'un amour éteint, souvenirs d'un bonheur qui n'est plus, derniers symboles de mes enchantements de jeunesse!... allez, où va ici-bas tout ce qui est beau et tout ce qui est doux; pour la dernière fois, adieu! (Elle jette le coffret et reste le front appuyé contre le mur. — Musique.)

SCÈNE IV

CHARLOTTE, ALBERT, sortant de la chambre à droite, avec une boîte de pistolets.

CHARLOTTE, l'apercevant. Albert... que porte-t-il là?... Ah! (Albert veut cacher la boîte.) j'ai vu... le major vous attend?

ALBERT. Il est vrai.

CHARLOTTE. Et vous allez ensemble rejoindre Werther? Ne cherchez pas à me tromper; j'ai tout deviné.

ALBERT. Alors, Charlotte, ne m'interrogez pas... et laissez-moi remplir ma mission...

CHARLOTTE. Ecoutez-moi d'abord.

ALBERT. De grâce...

CHARLOTTE, l'interrompant. Oh! ne craignez point les prières! elles seraient inutiles, je le sais. (Avec amertume.) Votre sagesse a décidé que le malheur qui nous frappe ne pouvait se réparer que par la violence; qu'aux larmes il fallait mêler du sang! je ne réclamerai pas contre cet arrêt; mais avant qu'il s'accomplisse je désire parler au major.

ALBERT. Vous!

CHARLOTTE. Dites-lui bien qu'il ne verra point mes pleurs couler, qu'il n'aura pas de supplications à subir, qu'il s'agit d'un entretien calme et de quelques instants.

ALBERT. Mais je ne puis comprendre...

CHARLOTTE. Vous serez là, Albert, vous saurez ce que je désire; maintenant accordez-moi ma demande, obtenez cette entrevue.

ALBERT. Je vous le promets, Charlotte.

CHARLOTTE, lui serrant la main. Allez, alors, je vous attendrai ici... Allez, mon ami... (Albert sort par le fond.)

SCÈNE V

CHARLOTTE, seule, allant au prie-Dieu placé à droite et s'agenouillant. Que je trouve encore assez de force pour ce dernier entretien... et puis... et puis vous me prendrez en pitié, mon Dieu! Oui... car je sens là que bientôt j'aurai cessé de souffrir.

SCÈNE VI

HÉLÈNE, CHARLOTTE, entrant par le fond.

HÉLÈNE, apercevant Charlotte. Elle est seule... allons... (Elle s'avance vers Charlotte qui l'aperçoit et se lève.)

CHARLOTTE, reculant. Que vois-je! vous ici?

HÉLÈNE. Plus bas, madame, plus bas, au nom du ciel!

CHARLOTTE. Que venez-vous chercher? que voulez-vous?

Digitized by Google

HÉLÈNE. Que vous m'entendiez.

CHARLOTTE. Moi! oh! ne l'espérez pas!... (Elle remonte l'escalier.)

HÉLÈNE, la retenant. Madame... je vous en conjure!

CHARLOTTE. Laissez!...

HÉLÈNE. Par pitié pour moi... pour vous-même... pour Werther!...

CHARLOTTE, s'arrêtant. Ah! vous osez prononcer devant moi ce nom?

HÉLÈNE. C'est le seul qui pouvait vous retenir! (Avec énergie.) Il faut que je vous parle, madame, il le faut!

CHARLOTTE, redescendant lentement. Eh bien! puisque je dois encore subir cette épreuve, parlez!...

HÉLÈNE. Je pourrais chercher à me justifier. Quand le hasard m'a fait rencontrer celui que je n'aurais jamais dû connaître, j'ignorais que son nom appartînt à une autre; j'ai cédé à une fascination que vous-même aviez éprouvée; mais qu'importent ces excuses! criminelle ou malheureuse, j'ai été pour vous une rivale involontaire, je vous ai ravi le repos... je veux vous le rendre!

CHARLOTTE. Que dites-vous!

HÉLÈNE. Sans moi, rien ne serait irréparable; vous pourriez encore un jour, peut-être, oublier le passé; mon père pourrait renoncer à une vengeance devenue inutile; moi seule, enfin, je rends tout rapprochement et tout pardon impossible.

CHARLOTTE, saisie. Eh bien?

HÉLÈNE, avec résolution. Eh bien, je ne veux pas être plus longtemps un obstacle au repos de tous.

CHARLOTTE, avec un cri. Ah! vous voulez mourir?

HÉLÈNE, d'une voix sombre. Oui... mourir... pour que les autres puissent vivre... et m'oublier!

CHARLOTTE, la regardant. Et pourquoi me confier ce projet, à moi?

HÉLÈNE. Parce que vous seule pouvez m'aider à l'accomplir. Si mon père croit ma mort volontaire, il en accusera celui qui l'a rendue indispensable, il voudra la venger comme il eût vengé ma vie... il faut que la vérité lui soit cachée.

CHARLOTTE. Comment?

HÉLÈNE. Si Albert affirme à tous que cette mort est venue sans avoir été appelée, il préviendra les soupçons de mon père, il écartera de ma mémoire la honte du suicide.

CHARLOTTE, tressaillant. Ah?

HÉLÈNE. Mais vous seule pouvez obtenir d'Albert cette promesse, madame, et voilà pourquoi je suis venue... Ah! quoi qu'il arrive, ma résolution est prise, je l'accomplirai; mais si ma vie a été pour tous une cause de malheur et de discorde, que ma mort puisse du moins devenir un moyen de réconciliation; ne me refusez pas cette dernière joie, madame... je vous en supplie à mains jointes.

CHARLOTTE. Et c'est là tout ce que vous avez à me demander?

HÉLÈNE. Tout... non... madame... il me reste encore à vous adresser une prière... Au moment où tout va finir pour moi, soyez généreuse... ne conservez dans votre cœur ni amertume ni haine; un seul regard, un seul mot qui dise que vous pardonnez à celle qui va mourir...(Elle tombe à genoux.)

CHARLOTTE. Mourir! vous, jeune, belle, aimée. Ah! ce n'est point à vous de mourir.

HÉLÈNE. Comment?

CHARLOTTE. Debout, jeune fille, et regardez-moi.

HÉLÈNE. Madame!... (Albert et le major paraissent au fond.)

CHARLOTTE. Tu étais résolue à sauver, au prix de ta vie, la vie et le bonheur de Werther?

HÉLÈNE. Oui...

CHARLOTTE. Eh bien, ce que tu voulais faire... moi... je l'ai déjà fait!

HÉLÈNE, reculant. Que dites-vous?

CHARLOTTE. N'as-tu donc pas vu mes souffrances, là, pendant que tu me parlais?

HÉLÈNE. Eh bien?...

CHARLOTTE. Ces souffrances... c'est le poison! (Musique jusqu'à la fin.)

HÉLÈNE, avec un cri. Ah!

ALBERT, se montrant. Dieu!

LE MAJOR, de même. Ciel!

CHARLOTTE. Albert!

ALBERT, courant à Charlotte. Qu'avez-vous dit, Charlotte?

CHARLOTTE, chancelant. La vérité.

ALBERT. Oh! non... non... je vous sauverai!... (Werther paraît au fond.)

CHARLOTTE. Il est trop tard, Albert... je sens la mort qui vient...

WERTHER, courant à elle. Qu'entends-je! Charlotte!...

CHARLOTTE, avec un cri de joie. Werther! ah! je le verrai encore une fois!

WERTHER, la prenant dans ses bras. Charlotte... j'ai mal entendu tout à l'heure, n'est-ce pas?... Grand Dieu! (Il la soutient avec égarement.) Oh! du secours! du secours! (Il la fait asseoir et court à Albert.)

CHARLOTTE, d'une voix entrecoupée. Il serait inutile.

WERTHER, revenant à Charlotte. Inutile?

CHARLOTTE. J'étais un obstacle à votre bonheur... maintenant l'obstacle est brisé.

WERTHER, lui saisissant la main. Oh! Charlotte... Charlotte!...

CHARLOTTE. Ne pleurez pas, Werther, parce que je meurs, c'est ma vie qu'il fallait pleurer!

WERTHER. Charlotte!...

CHARLOTTE. Du courage... (Elle fait un effort pour se lever.) Votre main... soutenez-moi... Je veux parler à M. de Werghen... où est-il?

LE MAJOR. Moi!

CHARLOTTE, qui s'est avancée en chancelant. Vous le voyez, major... ce duel est maintenant inutile, puisque tout peut se réparer. Jurez-moi qu'il n'aura point lieu.

LE MAJOR. Comment?

CHARLOTTE. On ne refuse pas les mourants.

LE MAJOR. Ah! je le jure.

CHARLOTTE. Merci... Werther... sois heureux... ne pense jamais à moi... (Se pressant sur sa poitrine.) Werther... un dernier baiser. Adieu... (Elle tombe morte.)

TOUS. Ah!

WERTHER, égaré. Charlotte... encore un mot... Charlotte... Elle ne m'entend plus... O mon Dieu!... immobile... morte! morte! (Il tombe à genoux près du cadavre.)

ALBERT, à Hélène. Venez, ne désespérez pas... il vous reste encore l'avenir.

WERTHER, se levant éperdu. Ah! vous ne m'abandonnerez pas, Albert. (Avec désespoir.) Et moi... que me reste-t-il?

ALBERT, lui montrant le cadavre. Le souvenir! (Werther pousse un cri et retombe à genoux près du cadavre, pendant qu'Albert prend la main d'Hélène, et sort avec elle et le major.)

77030

FIN

818

LAGNY. — TYPOGRAPHIE DE A. VARIGAULT.

Digitized by Google